

Patrick GROULT

# Ce jour-là, c'est arrivé

Avec tous mes remerciements à  
Roland Meyer  
Marie-Anita Monneau.

©Patrick GROULT, 2018. Tous droits de traduction, de  
reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

## Chapitre I

### Vendredi 13

C'est un vendredi 13. Chiffre des superstitieux. À huit heures trente du matin, le chirurgien entre dans ma chambre d'hôpital. Un gros bébé d'environ cinquante ans au visage poupin, les yeux tous ronds, la corpulence d'un obèse diabétique. À chaque pas, il souffle comme une otarie. Sa démarche est celle de l'éléphant de mer des dessins animés de Walt Disney, c'est-à-dire astrale, légère. Ses déplacements sont vifs, aériens. D'une voix basse et traînante, il pose méticuleusement chaque mot, dans de courtes phrases comme les messages d'un télégraphe. Appuyé contre l'angle d'une baie vitrée, front éclairé par les rayons d'un lever de soleil, il me parle, mais je n'entends pas. Les mains engoncées dans ses grosses poches, le stéthoscope en cravate, je vois bien qu'il parle. Il remue les lèvres. Ça bouge, ça dit des choses. Mais je ne me pose pas la question de ce qu'il dit car, je ne veux pas l'écouter. C'est incompréhensible de vouloir savoir, et de ne pas vouloir entendre. Sans distinguer sa voix, sans saisir ses propos. Je commence à enregistrer la nouvelle à travers mon silence. C'est dans ce silence

que je l'entends, comme si la chose était trop forte, trop horrible pour être entendue, avalée, admise, digérée. Je réorchestre les sons dans une portée comme une clef de sol, résumant l'essentiel.

- Ma fiancée est morte dans l'accident, et mon fils aussi.

Comme dans un ralenti, comme l'onde d'un caillou dérivant vers la berge, je prends conscience de ces événements, sans que la voix ne parvienne à mes tympans. Votre inconscient réalise l'effroi mais dénie la voix qui prononce la chose. Vous avez juste la perception, pas l'écoute. Vous ne voulez pas l'entendre pour éviter d'y croire.

Ce matin-là j'ai entendu une horreur, et étrangement, j'en étais distant. Pas d'émotion, de sentiment d'effondrement, d'hystérie. Une écoute, un homme en blanc, et moi dans ce lit depuis un mois, qui m'évade dans le muet, pour fuir la réalité. Est-ce si important de faire face à la réalité tout de suite ? J'ai besoin de temps. Oui c'est cela. J'ai besoin de temps pour une vérité trop intrusive. Je suis dans un semi-cercueil, impassible, transparent comme un fantôme, étonné d'être entre la vie

et la mort. Je m'interroge sur ce que je dois faire et penser. Je veux du temps.

Je m'appelle Tony, la quarantaine, gérant d'une petite entreprise événementielle. Plutôt bel homme d'après certaines femmes, corps de sportif par la passion de la montagne. De menus bourrelets à ma taille indiquent un certain confort bourgeois. Blond, grand, les yeux bleus ciel, un regard clair, souriant qui dénote des pensées simples et bienveillantes. Ce côté carte postale, laisse dans mes rencontres, une image d'une certaine élégance tranquille. J'ai réussi une licence en philosophie, obtenu un CAP de photographe en sus de ces études. Je me passionne pour la culture, l'humanisme, le savoir en général. Je vénère la créativité, la défends avec acharnement, l'utilise comme étalon or pour mesurer la valeur de toute personne ou de toute chose.

Le temps va me permettre d'honorer ma fiancée, mon fils, mes amours disparus, d'en faire le deuil, à travers ces souffrances qui accaparent ma lucidité. Je suis concentré sur mes propres blessures. J'épargne et centralise mes énergies vitales pour parer à l'urgence de la mort qui tente de progresser dans ma chair. Je lutte pour rester en vie. La mort est douce, protectrice, libératrice. Douce

au regard de l'évènement, protectrice des douleurs, libératrice de l'insupportable. Je cherche ses lèvres pour un dernier baiser, elle détourne son visage pour disparaître de mon rêve et me laisse en vie.

Qu'importe la liste de mes fractures, de mes organes touchés partiellement, des opérations chirurgicales. Qu'importe la réalité d'un effondrement financier, social. La perte de ma famille me déchire comme le ciseau trace et coupe le tissu d'une vie. La saisie de mon entreprise, de mes biens, de mes avoirs pour payer les dettes qu'engendre un accident. Cela ne règle pas pour autant la dette mortelle dont je suis responsable dans ce destin. Des choses qui sont à vous, avec vous, mais pas de vous. Car ce qui est de moi, est justement en suspens, actuellement. Le chirurgien, homme petit et obèse, au visage poupin, est sérieux. Il ne sourit pas, mais son regard est celui d'un bébé souriant, avec de beaux yeux ronds amicaux. Il reste optimiste sur ma santé.

\*\*\*

Le temps est présent dans ma chambre. Je suis étonné de durer, de n'avoir aucun futur. C'est une chambre d'hôpital normale, au 13<sup>e</sup> étage,